

LE
MYSTÈRE
DE LA
CHIMÈRE BLEUE

Sam Blacksmith

Conception et création graphique originales :
DARP
<https://enjoygrafics.com/>

ISBN 979-10-359-4423-0
EAN 9791035944230

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Auto-éditeur

© 2021 Sam BlackSmith
tous droits de reproductions réservés

Sam BlackSmith

**LE MYSTÈRE
DE LA
CHIMÈRE BLEUE**

Retrouvez-moi sur



sam-blacksmith.com

*Tous les faits et personnages de ce livre sont fictifs.
Toute ressemblance avec des faits ou personnages réels n'est que pure coïncidence.*

« Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre. »

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle ».

LE MYSTÈRE DE LA CHIMÈRE BLEUE



Remerciements

MERCI

À mes fidèles relectrices, pour leur bienveillante implication, leurs suggestions et pour leur temps passé.

À mon directeur artistique, pour son professionnalisme, son incroyable créativité et sa réactivité.

À mon photographe, pour sa mise en lumière et ses mises en relation.

À vous, lecteurs, lectrices, pour votre passion pour les livres et pour avoir osé goûter au Mystère de la Chimère Bleue.

À mes proches pour leur soutien et leur patience.

À mes personnages, pour leur fidélité, leur courage et leur espièglerie, parfois !

Merci, à tous, pour votre aide et vos partages.

Merci à l'univers, qui crée toujours un extraordinaire champs des possibles.

Grâce à vous tous, l'écriture de ce roman a été pour moi,
une merveilleuse aventure... bien loin d'être terminée !

« Un simple rayon de lumière d'une étoile lointaine arrivant aux yeux d'un tyran d'une époque révolue a peut-être changé le cours de sa vie, peut-être changé le destin des nations, ou peut avoir transformé la surface du globe.

Si intriqués, si inconcevablement complexes sont les processus de la nature. »

Nikola TESLA



⊕ – Elles vont le tuer, dit Rose en laissant s'échapper un soupir désespéré. Je ne sais plus quoi faire.

– Elles ne savent faire que ça... tuer ! Elles ont toujours tué et tueront toujours, lui répondit Lylie.

Elles se regardèrent sans dire un mot. Ce n'était pas la première fois qu'elles avaient ce genre de discussion. Cela finissait toujours par de grands silences. Rose avait parfois des larmes sur les joues qu'elle cachait discrètement. Aurel ne devait pas percevoir le chagrin dans les yeux de sa mère. Il n'avait que neuf ans mais il n'était pas dupe. D'abord, il y avait cette toux délétère et nauséabonde qui le harponnait à n'importe quelle heure de la journée. Ensuite, il avait déjà entendu sa mère retenir ses sanglots, certains soirs. Quant à Lylie, sa tante, elle retenait sa colère. Car ce qu'elle détestait par-dessus tout, Lylie, c'était bien d'être impuissante. Et pourtant, depuis qu'Aurel avait les symptômes de la Cobaltinose, les émotions de tristesse de Rose étaient exacerbées et l'humeur irritable de Lylie s'intensifiait dans son âme, à la vitesse du tonnerre qui poursuit l'éclair. Un jour ou l'autre, Lylie finirait par exploser de colère. Aurel

s'imaginait qu'elle pouvait déployer une ardeur incroyable malgré son allure fine et élégante. Sa tante avait, sous ses jupons de satin et ses robes agrémentées de dentelles et velours, une force intérieure et un regard impétueux qui ne cadraient pas avec ses toilettes.

Lylie fit discrètement un signe de tête à Rose, lui faisant remarquer que le jeune garçon épiait leur conversation derrière la porte entrebâillée.

– Aurel, viens t'asseoir et lis-nous les nouvelles. Tu veux bien ?

Le jeune garçon, enjoué par la proposition, saisit la gazette « Le Liard Enfumé » que Lylie avait rapporté de la librairie. Puis, il vint s'asseoir près de sa tante qui lui corrigeait parfois ses erreurs de diction. Il prit une grande respiration, mêlée de toussotements sourds et douloureux.

– Ça va aller, mon ange ? demanda Lylie.

– Oui, dit Aurel, fier de lui montrer ses progrès en lecture. Je peux lire ma rubrique préférée ?

Le sourire sur ses lèvres tuméfiées mit un peu de joie dans ce moment si sombre.

– Approche-moi la lanterne, Tante Lylie. Je veux y voir bien clair !

Lylie déplaça le bloc métallique qui contenait une flamme rougeoyante ; elle semblait danser devant eux, leur signifiant ironiquement qu'elle aussi, en un souffle, pouvait s'éteindre.

– Faits Divers du Siècle Dernier, commença Aurel. Il lança un regard interrogateur à sa tante qui acquiesça d'une œillade affectueuse. Hum ! ... fit-il sérieusement, comme un orateur devant une assemblée fascinée. États Unis : lors de la Rébellion de 1837, Samuel Edison et sa femme Nancy ont tous deux disparu. Thomas, leur plus jeune fils, fût placé dans un institut privé et s'est échappé de sa classe, sous les regards

dubitatifs de ses camarades et du professeur indigné. Le Révérend E... A...

Aurel s'interrompt et Lylie lui expliqua :

– C'est son nom et c'est un mot de l'Autre Monde. Ça se prononce « i » mais ça s'écrit « ea ».

– Igle ? fit-il avec une moue perplexe.

– On dit « igueul », mon chat.

– Le révérend Eagle ?

– C'est ça !

– Le révérend Eagle aurait déclaré...

Aurel reprit sa respiration et simula une grosse voix d'homme :

– Hum... hum... « Ce garnement n'était bon à rien, il était indiscipliné et ne savait pas contenir ses émotions. Voilà trois jours qu'il me battait la breloque avec son envie de retrouver ses parents. Ça m'arrange au fond, si j'avais pu, je l'aurais renvoyé ! Ce n'était vraiment pas une lumière ! ».

Aurel fit une pause, éprouvé par cette oppression habituelle.

– Veux-tu que je lise la suite ? demanda sa tante, inquiète.

Il refusa d'un hochement de tête tout en secouant ses cheveux blonds et poursuivit sur un ton rauque :

– « Le jeune garçon n'avait que neuf ans lorsqu'il échappa à la surveillance du précepteur. Il n'est jamais réapparu. »

– Moralité ? demanda sa mère.

Aurel ne répondit pas.

– Eh bien, Aurel... Ce Thomas Edison aurait pu faire de grandes choses s'il avait été plus sérieux pour lire et écrire, tu comprends ? Je suis heureuse que tu sois attentif aux lectures avec tante Lylie. Dès que tu iras mieux, tu pourras retourner à l'école. Au moins, on ne peut pas lui reprocher ça, à ce sacré Napoléon. Il envoie nos enfants s'instruire.

Lylie, sceptique sur cette dernière phrase, retint sa pensée. Aurel se mit à tousser plus fort en se tenant les côtes. Il finit dans un soubresaut par expectorer une substance larviforme cuivreuse et semblait soudain soulagé.

– J’aime t’écouter et parler avec toi, tante Lylie. Et j’adore l’ambiance de ta librairie ! Mieux ! J’aime tant cette capiteuse odeur de cire et de glairure ! reprit-il comme s’il ne s’était rien passé.

– Je suis fière de toi, mon biquet. Va te reposer maintenant.

Lylie regarda le jeune garçon, emmitoufflé dans son innocence, s’enfuir discrètement dans la chambre voisine, poursuivi par l’ombre de la faucheuse. Elle semblait ricaner dans ce silence qui s’installait entre les deux sœurs, désormais seules dans la pièce principale.

– Elles vont le tuer, répéta Rose, en posant sa main sur ses yeux. Tu pourrais...

– Que veux-tu dire ? dit Lylie, fronçant les sourcils.

– Tu sais très bien : tu pourrais aller voir Azémia et lui demander son aide. Elle ne laisserait pas Aurel dans cet état... si elle savait.

– Cela fait des mois, que dis-je... des années que l’on ne se parle plus. Prévenir le médecin serait tout aussi efficace.

– J’ai fait venir le docteur Blum, dit Rose en tapant nerveusement sur la table. Régulièrement il me répète : « Que voulez-vous, madame, c’est le mal du siècle. On ne peut pas faire disparaître ce monde, parce que certains enfants sont malades ! Il a eu moins de chance que d’autres... Votre fils est plus fragile et je n’ai pas de traitement contre la maladie du caméléon. » Voilà ce qu’il me ressasse ! Que veux-tu qu’il me dise de plus, à part me donner des onguents qui ne viennent certainement pas d’un arbre !

Lylie ne répondit pas, consciente que la situation ne s’améliorerait pas et qu’une parole de consolation n’aurait

pas d'effet sur Rose. Pire, cela pourrait faire l'effet inverse. Elle baissa les yeux et reprit un travail de broderie qu'elle avait commencé. Elle s'appliquait à glisser son aiguille pour réaliser son point d'épine, mais surtout pour éviter de ruminer.

– Lylie... sanglota Rose.

Lylie laissa son ouvrage et prit sa sœur dans ses bras.

– Je vais y réfléchir, Rose. Je vais y réfléchir...

Rose soupira, soulagée. Que Lylie propose d'y réfléchir, c'était tellement inespéré ! Lylie ne voulait sûrement pas reprendre contact avec son ancienne amie, mais surtout, elle n'avait pas envie de côtoyer ce monde.

Depuis la mort de leur père, elle avait en horreur ces maudites machines. Elles allaient tuer Aurel comme elles avaient tué leur père, d'une autre manière, mais elles ne savaient faire que ça... Détruire la vie des gens...

Incapable de continuer à broder avec ces pensées, Lylie annonça qu'elle allait se coucher. Rose ne répondit pas, éteignit la chandelle et se retira dans la chambre attenante. Lylie se laissa tomber sur la méridienne rapiécée. Elle essayait de se calmer en alternant quelques apnées à ses respirations. Mais son cerveau bouillonnait : que faire ? Ne rien faire... et laisser se dégrader la santé d'Aurel, jusqu'au moment ultime où elle culpabiliserait de n'avoir rien fait ? Oser franchir les barrières de cette cité affreuse, synonyme de destruction pour Lylie et se confronter à l'idée qu'elle devrait accepter un remède inefficace et peut-être même inexistant ? De plus, la secrète Azémia refuserait certainement de lui parler, après tant d'années. Lylie commença par se gratter nerveusement le bout des ongles, se raisonna, se tourna à gauche, puis à droite, soupira pour se remettre finalement sur le dos, saisit la couverture et la releva sur ses épaules. Comment s'endormir sans y songer ? Elle décida d'y réfléchir... demain. Après tout, cogiter toute une nuit n'y

changerait rien, à part lui apporter un épuisement pour la journée. Elle ferma les yeux et sentit la détente se glisser dans son corps.

– Lylie... fit une voix dans le noir. Lylie...

La vibration et la tonalité de ces mots étaient étranges. Difficiles à reconnaître. Peut-être celles d'un homme.

– Papa ? osa-t-elle, le cœur serré.

La voix ne répondit pas. Elle entendait l'appel mais ne distinguait rien. Des volutes mordorées naquirent de la pénombre. Ces silhouettes rutilantes dansaient, se tordaient sous l'effet d'une obscure chaleur. Lylie ressentit une fièvre intense qui tentait de s'échapper par les pores de sa peau. Son sang semblait bouillir dans ses veines. Elle sentait son corps se vaporiser dans sa chair. À mesure que la température s'intensifiait, elle crut entendre d'autres tumultes au loin : des tintements métalliques, des cliquetis mécaniques, des grondements sourds, comme des râles caverneux de machines. Soudain, une tornade d'engrenages, de mécanismes, de chevrons de fer, de rouages de cuivre, mêlés à une bruine limailleuse s'abattit sur elle. Elle esquiva la violente voltige de pièces mécaniques. Un épais sillage nauséabond et oléiforme s'incrusta sur son visage et épousa sa sueur. Sa respiration s'intensifia. Elle résistait à l'essoufflement, persuadée d'avoir entendu son père. Un cliquetement dysharmonique et répétitif martelait ses tempes de plus en plus fort. Au milieu de ce vacarme, elle crut enfin reconnaître l'apparence de son père. Sa respiration fut calmée par ce subtile délice... Cette chimère paternelle lui offrit un instant de légèreté... Une paix intérieure s'installait quand soudain... Une déflagration éclata, une lumière jaillissante l'éblouit. Elle sentit les brûlures de projections incandescentes, suffoqua et se réveilla en sursaut.

Les yeux soufflés par l'explosion, elle secoua la tête pour sortir ses oreilles de la détonation ténébreuse qui envahissait le moindre méandre de son cerveau. Quel cauchemar ! Elle venait d'assister à une scène de chaos et de folie ! L'onde de choc paraissait tatouée sur son visage. Pétrifiée par ce rêve, elle l'était plus encore par le souvenir. Oui, cette machine dont son père était si fier avait explosé sous ses yeux. Rien à faire. Tout à se souvenir. Rien à oublier. Tout à ressasser. Inlassablement, dans la culpabilité. Il n'y a pas de Dieu de la culpabilité à prier. Lui demander d'effacer. Et pour l'instant, Lylie n'y arrivait pas, seule.

Rose sortit promptement de la chambre, inquiétée par le bruit qu'elle avait entendu dans la salle. Lylie se tenait assise, rigide et droite, les yeux évaporés et les doigts crispés sur l'édredon consterné.

– Tout va bien Lylie ? demanda-t-elle en constatant l'état de stupeur dans laquelle sa sœur était plongée.

– Je... Papa... J'ai...

Elle retint son chagrin dans ses paupières crispées.

– Je sais que toutes ces machineries nous ont pris notre père. Tu es encore traumatisée de cela... Mais elles tuent mon fils, aujourd'hui... Tu es mon seul espoir, Lylie.

Elle avait caché dans son dos, les draps qu'elle venait de retirer du lit d'Aurel. Elle présenta dans ses mains tremblantes, le linge recouvert d'un mélange de sang et d'un fluide gélatineux et ocre.

– Mon dieu, dit Lylie, au bord des larmes.

Une soudaine brûlure lui remonta de l'estomac jusqu'à la gorge. Elle comprit alors que son neveu, lui, n'exprimait jamais sa douleur, qu'il était courageux, lui... Aurel serait honteux d'avoir une tante, si égoïste, si faible, si rancunière. Allait-elle rester planter là ? S'obstiner dans ses convictions au point de laisser mourir son neveu ?

Elle finit de penser tout haut.

– Quelle tante je fais !

– Lylie...

– Ça suffit, c'est bon ! Je ne peux pas rester à rien faire. Je vais y aller.

Rose sourit intérieurement, soulagée. Peut-être n'était-ce pas la solution, mais elle n'en voyait plus d'autres.

Lylie se leva, décidée à affronter ce monde qu'elle exècre, cette vapeur qu'elle maudit et ces gens de la Haute - qui s'émerveillent devant tant de progrès technologique - qu'elle méprise au plus haut point.

Lylie ne dit plus un mot à partir de ce moment-là. Une intense concentration se lisait sur son front. Elle choisit sa seule robe élégante, prit l'ombrelle qu'elle ne sortait jamais et annonça :

– Je passe à la librairie, Anton se débrouillera seul aujourd'hui et je file directement à Paris. J'espère qu'Azémia ne sera pas contrariée de me voir arriver à l'improviste.

– Est-ce si urgent aujourd'hui ? s'étonna Rose.

Lylie fit un geste vers les draps souillés du jeune garçon :

– Avons-nous encore le temps ?





Lylie posa la main sur son corset enrubanné. Elle prit une grande inspiration. « Allons, Courage... » se répétait-elle dans l'interminable corridor qui menait à la sortie de l'immeuble. Enfin, elle saisit d'une main hésitante la poignée de laiton. Une sinieuse fumée rampait à ses pieds. Lylie secoua sa robe pour tenter d'échapper au serpent vaporeux qui continuait de s'étendre devant elle. Finalement, elle ouvrit la porte d'un coup sec et fit un pas décidé vers la rue.

La lumière éblouissante et puissante l'aveugla quelques instants. La chaleur de la fin de cet été indien se mêlait à la brume bleue embrasée qui courait sur les pavés de la rue. Chaque fois - elle ne s'y habituerait jamais - cette épaisse mélasse sordide, qui tapissait le sol, l'envahissait et l'enrobait de la tête aux pieds.

Elle perçut au loin le tintement immuable du tramway qui emportait les travailleurs des bas étages vers le labeur urbain. Tout tournait aujourd'hui autour de l'automation de la ville et de la vie. Pourtant Lylie persistait à travailler à la librairie, mais elle savait que, tôt ou tard, comme dans les manufactures de tissu, les « mécas de cuivre » finiraient par

imprimer, copier et ranger les livres, tourner les pages et même lire les histoires aux enfants.

Elle prit son élan pour vaincre la nuée ardente et argentée qui saisissait ses chevilles à travers le cuir de ses bottines. On entendait à peine le bruit de ses talons, étouffé par l'épaisse fumée. Lylie marchait rapidement. Elle créait derrière elle des volutes de fumerolles nacrées. Celles-ci exécutaient une chorégraphie presque outrageuse dans son dos ; comme les mimes pouvaient le faire à l'époque où les saltimbanques et autres baladins avaient encore l'autorisation d'offrir la joie dans leurs spectacles de rue. Une soudaine nostalgie lui monta à la gorge. Le passé s'était définitivement évaporé.

Arrivée rapidement sur le trottoir d'en face, elle dépassa les portes aux délicates arabesques métalliques qui parcouraient les vitres et entra rapidement sous l'enseigne : « Le Poe Éthique ».

– Anton ? lança-t-elle dans le silence absolu des montagnes de livres.

Derrière une cordillère de dictionnaires, semblant escalader les éboulis de quelques ouvrages scientifiques entassés de façon chaotique sur son sentier, une houppe ébouriffée apparut. S'élevant au-dessus des cimes littéraires, deux yeux écarquillés, visiblement surpris d'avoir de la visite, papillonnaient derrière un pince-nez. À cet instant, Lylie pensa que l'esprit de ce jeune homme devait être aussi nébuleux que son regard.

– Ah ! Bonjour Mademoiselle Montgomery !

– Bonjour Anton. Vous avez l'air en plein travail, dites-moi ! sourit-elle d'une discrète ironie.

– Oui, oui ! fit-il, espérant exprimer une activité dynamique. Il y a eu des livraisons ! Je classe ! J'organise ! Et je range !

– Parfait, Anton. Parfait. Cela tombe bien que vous soyez si efficace ce matin. Je ne vais pas pouvoir rester. Mon neveu... Sa santé. Bref, je vais devoir aller au centre-ville.

– Oh, je comprends. Ne vous inquiétez pas, vous pouvez compter sur moi.

Lylie jeta un regard circulaire. Des pitons de caisses en bois se serraient les uns contre les autres. Elle aperçut les adresses de clients habituels et quelques autres.

– Quel est ce client « CC » ? demanda-elle, étonnée.

Anton, visiblement gêné, se précipita sur le colis en question et marmonna rapidement :

– Un nouveau client... Euh, un nouveau client.

Il s'interposa entre le regard scrutateur de la jolie femme et les blocs de bois estampillés. Il tenta de l'accompagner vers la porte en la rassurant :

– Je m'occupe de tout, je m'occupe de tout ! Tout sera prêt lorsque vous reviendrez.

Lylie trouva son comportement bien étrange. Finalement, cette tête, sous cet air rondelet et lisse, était bien difficile à cerner. Mais, après tout, elle devait lui faire confiance pour aujourd'hui. Retrouver Azémia était bien plus crucial qu'empiler des livres et préparer des commandes.

– Je vérifierai tout ça en rentrant.

Anton fit un sourire muché dans ses bacchantes rouses et frisées qui flottaient au-dessus de ses lèvres. Forcément, elle vérifierait, rumina-t-il.

– Parfait, insista-t-il en l'aidant à ouvrir la porte vitrée. Tout sera en ordre.

– Merci, Anton.

Il lui accorda un signe de tête en guise de réponse et rebroussa chemin vers les crêtes linguistiques qui le toisaient.

Lylie sortit, l'allure conquérante, prête à affronter son périple vers le cœur de la capitale. Elle chercha du regard le

prochain bloc à tram qui se trouvait, inévitablement, du côté gauche de la rue.

Les voies étaient désormais pavées de dallages composés de minerai de cuivre, de Cobaltine et d'une pâte noirâtre et mucilagineuse. Cette surprenante mosaïque, qui servait de chaussée aux piétons et aux tramways, avait un reflet bleu nuit assez extraordinaire. On avait l'impression de marcher sur des fleuves dont le flux s'était pétrifié. On essayait d'être des vivants errant sur des eaux mortes.

Elle atteignit le premier bloc à tram disponible.

Cette étonnante machine fonctionnait à l'aide d'un câble enfoui dans le sol qui courait sous plusieurs rues parisiennes. Il reliait les rues modestes aux rues Or et Argent. Mu par d'immenses poulies souterraines, le mécanisme était paradoxalement silencieux. Les blocs, imitant médiocrement la riche décoration extérieure des wagons de l'Orient-Express, s'agrippaient, grâce à de massives pinces métalliques débrayables, au treuil défilant sous la surface. Il y a quelques années encore, des hommes, nommés grippeurs, actionnaient un levier permettant au tram d'adhérer au câble et pressaient un piston freinant l'appareil pour faire monter les passagers. Désormais, un automatisme plus performant remplaçait ces employés. Les puissants torons traversaient tout Paris et rejoignaient les « Maisons de la Puissance », qui constituaient l'énorme installation motrice à l'origine du mouvement du tram. Usant de vapeurs et de combustibles divers, ces grandes usines fonctionnaient à plein régime, excepté lorsque la pollution atteignait un seuil critique. Le prix du titre de transport, relativement modique, faisait de ce moyen de locomotion un atout populaire dans la capitale.

Lylie s'approcha discrètement du bloc de la rue Belleville. Cette étrange malle de cuivre, où d'ordinaire les gens s'agglutinaient, était presque vide. Trois autres voyageurs,

plantés dans les coins, projetaient leurs regards vides dans le lointain. Pour ouvrir la grille d'entrée, il lui fallait glisser quelques centimes dans une boîte près du portillon. Deux possibilités s'offraient à elle, moyennant des tarifs différents. Lylie choisit de prendre une place debout, donc moins onéreuse puis se glissa dans un angle encore libre.

Elle attendait patiemment, mais sentait déjà une forte chaleur sous la semelle de ses chaussures. Elle se mit à se dandiner pour essayer de se débarrasser de l'inconfort de ses bottillons surchauffés. Quatre sifflets à vapeur retentirent pour prévenir de l'arrivée imminente du prochain tramway. La plate-forme, incrustée dans le sol, se souleva dans un grondement rythmé, grâce à de multiples engrenages et pistons cuivrés. Quelques balanciers s'agitèrent et voilà nos quatre voyageurs emportés, comme sur un tapis magique, à quelques centimètres du sol. Le tramway arriva à grand renfort de signaux dissonants. Il était composé de trois blocs. Les deux premiers dépassèrent Lylie sur la gauche et le dernier, désolidarisé de ses comparses juste avant l'arrivée, laissa la place au bloc de la rue Bourgeois. Une fois inséré, d'autres mécanismes se mirent en route. Des roulements rouillés offrirent rapidement trois strapontins en simili cuir marron à proximité de chaque voyageur. Lylie resta debout, ramassa délicatement ses jupons et s'appuya sur le rebord de la cabine.

Le tramway commença son accélération pour atteindre une allure régulière. Le crissement méthodique des rouages martelait les tempes de Lylie. Il fallait s'habituer à ce bruit eurythmique, sous peine d'entrer dans un état proche de l'hypnose. La jeune femme lutta contre cette sensation légèrement fascinante et fixa son regard sur le décor qui défilait de chaque côté.

À mesure qu'elle s'approchait de la capitale, les rues s'élargissaient, pour laisser l'espace nécessaire aux différents modèles de véhicule. L'organisation des boulevards était ordonnée en fonction des classes sociales. Le trottoir de gauche, celui du bas peuple, bordait la rame de tramway. On y voyait des robes modestes, mélangées à des livrées, mais rarement d'accessoires de mode.

La voie du milieu était réservée aux tricycles automatiques. Il suffisait d'insérer un boîtier préalablement programmé sur le bloc à Benz, que l'on trouvait aux abords de la rue. Dès lors, vous vous asseyiez sur la reluisante banquette et le Benz partait dans la direction que vous aviez planifiée, en respectant un trajet qu'il pouvait modifier en fonction des difficultés de circulation. Le boîtier s'adaptait à grand renfort de mouvements d'horlogerie et le circuit bleu qui scintillait, redessina un chemin approprié. Leur rutilante mécanique offrait un spectacle étonnant : un ballet récurrent de grandes roues illuminées par les lanternes bleues, s'orchestraient dès le coucher du soleil. Tout semblait chronométré, parfaitement.

La voie la plus à droite était une voie piétonnière, où semblaient patiner de longues et splendides robes de dentelles. Une valse de poupées viennoises, accompagnées de redingotes attentionnées pour ces dames, s'animait gaiement. Les costumes, très personnalisés, s'ornaient de pièces mécaniques étranges, d'appareils métalliques plus ou moins utiles : des bottes à rivets, des corsets à charnières automatiques ; mais le plus surprenant était les chapeaux. De magnifiques hauts-de-forme en cuir bouilli, des « huit-reflets » ornés de superbes mécanismes fauves et argentés, rebondissaient dans la rue à chaque pas que les gentilshommes enchaînaient fièrement.

Et enfin, sur un trottoir délimité par des sillons cuivrés, positionnés tous les cinq cents mètres, trônaient les blocs à

Sphairs. Ces petites plates-formes élégantes transportaient, vers les étages supérieurs, la haute classe de ce monde. Arrivée sur des passerelles qui surplombaient les toits de Paris, la belle société profitait d'un voyage en Sphair : elle survolait la capitale dans une bulle de verre et de cuivre galvanisé. Celle-ci vous embarquait dans les airs, rapidement et en toute sécurité, et permettait surtout d'échapper à la brume bleue qui empoisonnait les couches inférieures. Lylie regardait, avec un étonnement désintéressé, la danse des bulles au-dessus de sa tête et s'imaginait l'étrange mélodie de la douce rotation des hélices.

Au milieu de ce labyrinthe de machineries, les passants pouvaient s'attarder sur des disques de stationnement. Ces cercles de pierre bombée, entourés d'une lisière laitonée, offraient une pause dans ce chaos méthodique de circulation.

Chaque rue portait une plaque indiquant son nom, son arrondissement mais également sa couleur. En effet, elles avaient toutes une attribution : Or, Argent ou Cuivre. Celles-ci exposaient clairement le genre d'habitations, de boutiques que vous pouviez y trouver. Elles départageaient également la libre circulation. Le matin, tout était permis. Quelques soient vos deniers, vous pouviez circuler où bon vous semble. En début d'après-midi, les rues Or étaient réservées à la classe huppée. Dans les rues Argent, on y croisait quelques toilettes modestes. Quant aux rues Cuivre, aucune robe parfumée n'y circulait.

Dans ce dispositif bien huilé, Lylie se sentait le grain de sable dans la mécanique. Pour elle, tout ça était une déviance frivole de l'humanité, où se mêlaient, orgueil, vanité et suffisance de l'homme, voulant absolument tout régenter par la sacro-sainte machine.

Un tintement sortit Lylie de ses conjectures. Une inquiétante voix railleuse annonça : « Tour Solférino ». Son

compartiment s'isola sur le côté. Elle sortit en dernier du véhicule, tandis que le tramway reprit sa course.

Lylie aperçut alors le Modérateur qui surgissait derrière la rue des rosiers. Cet énorme automate s'élevait fièrement de la butte, faisant miroiter les différentes parties étincelantes de son armure en métal purifié. Il était, pour le moment, totalement inerte. Au centre de l'immobile mais imposant mécanisme, se dressait un homme, juché sur un rocher et portant un glaive. Autour de lui, déclenchés par des capteurs, s'agitaient alternativement un dragon, un aigle et un crabe. À la droite du pantin mécanique, un globe doré arborait un cadran d'horlogerie incrusté de pierres précieuses. À l'image de Napoléon IV qui se proclamait le souverain modérateur de l'Empire, ce gigantesque automate manifestait une splendeur technique et artistique.

Lylie allait détourner le regard lorsque, soudain, nerveusement, le dragon s'anima dans un grincement oxydé. L'homme armé, combattait alors le dragon. Lorsque celui-ci fut mécaniquement terrassé en quelques minutes, un geyser de lumière dorée s'élança intensément vers le ciel. C'était le signal. Les tramways et les Benz se stoppèrent aussitôt. Le Modérateur régulait ainsi le surplus de trafic et par conséquent, la surproduction de la brume toxique. Cela pouvait durer quelques minutes, voire quelques heures. Chaque animal régenterait un groupe de véhicules. L'aigle gèrerait les Sphairs, et le crabe, les péniches. Ainsi, notre monde fonctionnait, organisé, sans fausse note, sans silence, réglé comme du papier à musique, sans musique... Lylie était ravie d'être arrivée juste avant que son tramway ne succombe à la loi de l'automate. Il lui restait encore plusieurs rues à traverser à pied.

Il y avait peu de monde dans les rues, à cette heure matinale et étrangement chaude. Les boutiques ouvraient à

peine et Lylie parvint rapidement à la rue de la Goutte d'Or. Ce matin-là, seule l'auberge réputée de l'angle, semblait éveillée. Ne voulant pas attirer l'attention, elle parcourut le trottoir de la taverne au pas cadencé. Elle s'arrêta. Devant elle, se dressait une étonnante poterne agrémentée de ferronneries qui enlaçaient le verre poli. On eut dit que ces lianes de fer continuaient de gravir la façade. Lylie s'approcha doucement mais elle sentait ses muscles se tétaniser. Ses mains tremblantes poussèrent l'énorme porte. Un couloir sombre menait à une cour, encore plus sombre. Elle sentait une chaleur acide dans sa salive qu'elle reconnaissait bien et n'avait qu'une envie : fuir.

Lylie toqua la porte à l'aide de l'étrange heurtoir en forme de pieuvre. Pas de réponse. Aucun bruit. Elle frappa de nouveau. Le silence de l'impasse restait imperturbable. Voilà, elle le savait, Azémia ne lui répondrait jamais. Elle baissa les yeux. Déçue, prostrée, elle sentait sa gorge se serrer. Qu'allait-elle pouvoir dire à Rose ? Tout simplement que la bio-alchimiste de renom n'avait même pas daigné lui ouvrir la porte. Voilà tout... Elle fit volte-face, dans un mouvement de colère contenue.

Brusquement, un déclic raisonna dans cette curieuse tranquillité. Le heurtoir souleva ses tentacules et un appareil mécanique fut libéré. Lylie s'approcha en se pinçant les lèvres. Dans la pénombre, elle avait du mal à distinguer les singulières inscriptions de la plaque métallique. Elle releva sa manche et, à tâtons, essaya de palper les reliefs. À peine avait-elle effleuré les signes, que la porte se scinda en différentes parties : chacune d'elles entra une à une dans le dormant sculpté. Lylie eut un mouvement de recul, puis hésita à entrer... Elle tenta sa chance, fit un pas en avant. Une odeur âpre et entêtante saisit la jeune femme. Mais quel était cet

endroit ? On n'y voyait vraiment rien et ce qu'on y sentait, franchement, donnait la nausée.

Elle avança sur le sol poisseux et aperçut un rai bleuté qui venait d'une pièce voisine. Elle souleva un lourd loquet de cuivre. Elle retint sa respiration et entra.

C'était le bureau d'Azémia.

– Il y a quelqu'un ? osa Lylie.

Le calme était presque sordide. Seuls quelques bouillonnements de flacons bourdonnaient sur le côté gauche. Au fond, quatre planchers superposés soutenaient un immense bureau. Au-dessus, un bras en vermeil, associé à une énorme lentille de verre flotté, surplombait une sphère incandescente qui tourbillonnait à grande vitesse, sans un bruit. Sa lumière bleu glacier était éblouissante. Lylie leva les yeux. Une énorme bibliothèque, haute d'au moins quatre mètres, encerclait le dispositif lumineux. Comment pouvait-elle atteindre les œuvres du dernier étage ? Lylie était stupéfaite : ce laboratoire était immense, mystérieux. Elle fit un pas sur le premier palier de bois et s'arrêta net, effrayée par le grondement sourd qui semblait venir des rangées où brillaient les enluminures d'énormes volumes. Elle connaissait les livres : jamais ils ne font ce bruit ! Elle vit alors, de chaque côté des rayonnages, de larges vertèbres de bois clair s'articuler et se déployer. Deux escaliers de chêne venaient de se développer sous ses yeux. Elle fit quelques pas, émerveillée par ce bureau animé. Des livres jonchaient le sol. En pagaille. Une telle anarchie dans les ouvrages, alors que le bureau était si organisé... Lylie commença à s'inquiéter. Elle redoutait un je-ne-sais-quoi qui la rendait fébrile. Un pressentiment, sans doute...

Apparemment, Azémia était absente. Et pourtant, les instruments du laboratoire fonctionnaient. Mais où était-elle donc ?

Lylie décida d'examiner le reste du bureau. Elle se dirigea vers un sublime alambic aux tentacules de cuivre qui maintenait en vie des espèces rares de fleurs exotiques. Attirée par la beauté d'une orchidée pourpre, elle effleura le globe de verre, inspira l'arôme et s'effondra brutalement sur le sol...

